

1. LE MIRACLE D'AUBUTIN

Tout le monde le disait taillé pour devenir pape. Il était déjà cardinal. Cardinal de Paris. Une belle promotion pour un converti qui avait rejoint la sainte Eglise catholique après avoir accompli plus de la moitié de sa carrière sous les ors des basiliques orthodoxes.

Monseigneur Papadopoulo était un fin politique. Il en avait fait la preuve dans les années 90, quant il avait négocié, contre une mitre épiscopale, son ralliement au Vatican. Parmi les nombreux avantages acquis au terme de cet accord, figurait l'adoption d'une nouvelle nationalité. Russe d'origine à l'ascendance grecque, Anatole Papadopoulo avait choisi de se faire naturaliser Français car il lui avait semblé plus facile de toucher la pourpre dans l'Hexagone qu'en Espagne ou en Italie où la concurrence est plus rude. Bien vu.

De petite taille, rond comme une boule de billard, l'homme, d'un dynamisme imperturbable, pétillait d'intelligence et de malice. Il étalait sans honte le contentement de soi. Plus l'affaire qu'il avait à régler était complexe et délicate, plus il se montrait colérique, emporté et vexant envers ses trois collaborateurs qui le rejoignaient chaque matin, à neuf heures précises, au bureau de l'archevêché, rue

d'Assas.

La journée du 8 juin serait, sans conteste, historique. Le cardinal de Paris ferait part à ses cinq collègues cardinaux de France d'une décision pontificale qui changerait à jamais le visage de l'Eglise de France. Dans l'attente fébrile de ce moment capital, son équipe constituée d'un conseiller, d'un rédacteur et de son secrétaire privé, s'affairait aux deniers préparatifs de la conférence.

A son arrivée dans les locaux de l'archevêché, le cardinal, particulièrement coquet de sa personne, s'était rendu compte, en jetant un œil dans le vaste miroir qui meublait un angle de son bureau que son nouveau pantalon retombait un peu trop sur ses chaussures, ce qui empêchait qu'on aperçût la couleur violette de ses chaussettes. Or il était invité à un cocktail par le ministre de l'Intérieur, ministre des Cultes, place Beauveau, en fin d'après-midi et craignait qu'on le confondît avec un simple curé. Aussitôt dans son bureau il se défit de son pantalon et demanda à son conseiller, le frère Honoré, de raccourcir le vêtement : le petit gris - c'est ainsi qu'on surnomme les Dominicains au sein de notre sainte mère l'Eglise - après avoir béni le fil et l'aiguille, s'attaqua à la sainte culotte. Le frère Honoré savait tout faire : coudre, conduire, cuisiner..., après un assez long séjour dans une Centrale où il avait obtenu un doctorat en géographie (un moyen comme un autre de voyager quand on est incarcéré entre quatre murs) et trouvé la foi. Le cardinal aimait cet homme au parcours tortueux, plein de ressources : il était le meilleur tacticien qu'il eût jamais rencontré.

Tandis que le Dominicain, pieds nus dans ses sandales, tout juste vêtu d'une robe de bure, s'affairait à ces travaux d'aiguille, le valétudinaire Foussin, un laïc, rédacteur retraité des ministères, qui passait à juste titre pour la meilleure plume - et la pire langue - de Paris, polissait le discours du prélat. Le maigre Foussin, un barbu voûté aux yeux globuleux, était affecté d'une maladie de la peau qui l'empêchait de se laver. Il sentait si mauvais qu'on lui avait aménagé, à

l'intérieur du bureau du cardinal, une sorte de cage en verre pourvue d'un ventilateur qui dispersait les émanations nauséabondes émises par sa psoriasis . Monseigneur Papadoupulo gémissait : « Finissez, Foussin ! Je vous en supplie ! Finissez ! Nous allons tous mourir asphyxiés ! »

Quoi qu'il ne pût plus supporter son odeur pestilentielle, le cardinal appréciait Foussin à sa juste valeur : ce diable d'homme n'était-il pas capable de produire tout texte simultanément en français et en latin ? Une pareille perle ne se perd pas.

« Ne vous grattez pas, Foussin ! Vous puez encore davantage après ! » gémissait le cardinal à chaque fois que son rédacteur plongeait sa longue main sous sa chemise ou dans ses profondeurs intimes.

En revanche Papadopoulos n'aimait pas son secrétaire, le père Pouk, dont il avait hérité de son prédécesseur. Fédor Pouk était comme lui d'origine russe et le cardinal se méfiait de ses anciens compatriotes. En toute chose, Pouk se montrait trop lisse, trop insaisissable au goût du cardinal qui préférait des natures burinées par la vie. Sa compétence ne pouvait être remise en cause, ni sa fine connaissance du milieu, mais des rumeurs malintentionnées circulaient sur son compte. De mauvaises langues lui attribuaient la fréquentation assidue d'une prostituée, une sorte de concubinage qui, si ce que l'on racontait dût s'avérer, était susceptible de relever du proxénétisme. Ces bruits perturbaient, irritaient Papadopoulos. Il faudrait qu'il en parlât bientôt à Pouk : il avait extorqué un lot suffisant de confidences auprès de son confesseur pour le convaincre soit de changer de fréquentation, soit d'accepter une mutation loin de l'archevêché. Les histoires de mœurs, rien de pire en France pour tuer une réputation, pour affecter tout un milieu. Pour sa part, le cardinal ne touchait plus aux femmes. Il avait renoncé au péché de chair le jour où il avait été élevé à la dignité épiscopale. Et de toute façon depuis cette époque il avait l'érection douloureuse. C'était,

reconnaissait-il volontiers en privé, la seule preuve incontestable qu'il eût reçue de l'existence de Dieu.

Le père Pouk transporta au beau milieu du bureau la grande psyché devant laquelle le cardinal répéterait son discours avant l'arrivée de ses éminents invités. Tout en se grattant les côtes, Foussin, de son pas nonchalant, apporta les feuillets au cardinal en train de prendre ses aises devant la glace. Soudain ce dernier glapit : « Frère Honoré, mon pantalon ! Le cardinal ne va pas prononcer son discours en caleçon. Un peu de respect, bon Dieu ! »

« Basilicam Cor Sacrum sacrifico... » Seul Couchery, le cardinal de Marseille applaudit à l'homélie de Monseigneur Padapoloulo. Atteint d'un Alzheimer avancé, il avait cru comprendre que son collègue de Paris voulait construire une réplique de la Basilique du Sacré Cœur à San Francisco. Il fallut lui expliquer que « Basilicam Cor Sacrum sacrifico » signifie « Je sacrifie la basilique du Sacré -Cœur » et non « Je bâtis un Sacré-Cœur à San Francisco ». Les quatre autres dignitaires étaient atterrés. Le prélat des Gaules, Monseigneur Dutraîneau, cardinal-archevêque de Lyon, naguère le rival malheureux de Papadopoulos à Paris, un géant athlétique qui avait été autrefois sélectionné dans l'équipe nationale de rugby à 15, s'éleva avec virulence contre le projet de céder au secteur privé le patrimoine ecclésiastique français. Certes l'Armée avait ouvert la voie en liquidant ses forts et ses casernes, certes l'Eglise anglicane avait vendu à tout-va ses lieux de culte, plus de deux mille en cinq ans, certes les Italiens empruntaient la même voie... Une célèbre église de Milan n'avait-elle pas été transformée en boîte de nuit ? Mais la France ! Et commencer cette braderie par l'un des monuments les plus célèbres de la chrétienté ! Papadopoulos tira de son attaché-case un document pontifical et le glissa en silence sous le regard de son collègue Dutraîneau. Le

secrétariat pontifical signalait qu'au cas où une opposition irréductible se nouerait autour de la cession du Sacré-Cœur, il serait possible d'y substituer Notre-Dame-de-Fourvière. Dutraineau rendit le document à son collègue sans le moindre commentaire. Il ferma les yeux et se concentra sur sa rage intérieure, au bord de l'apoplexie : cet apostat russe avait vraiment des mœurs de mafieux ! Les trois autres cardinaux La Renardière de Toulouse, Kakou Diop de Strasbourg, Chalumeau de Rennes, protestèrent pour la forme. Mais Padopoulo les exhorta à la résignation : « Le libéralisme est une machine impitoyable. Après avoir imposé sa règle d'airain à tous les Etats de la terre, il soumet désormais les Eglises à ses lois. La sainte Eglise de Dieu ne peut échapper aux exigences de la rentabilité. Croyez-moi : c'est pour sauver l'institution que nous représentons et non pour l'humilier que les gestionnaires du Vatican ont établi des ratios. La nouvelle règle est on ne peut plus simple. Pour chaque pays est fixé un nombre de catholiques au kilomètre carré. Si vos effectifs de fidèles diminuent, vous perdrez des églises proportionnellement à la perte enregistrée. S'ils restent stables ou s'ils augmentent, vous conserverez vos lieux de culte. Paris a été sanctionnée la première pour avoir perdu un nombre excessif de croyants suite à la politique lamentable de mon prédécesseur qui, hors de sa médiatisation personnelle, n'a rien fait pour notre communauté.. Accordez-moi que je suis le plus affecté par la décision prise en haut lieu. Mais je n'y puis rien ! »

Le secrétaire du cardinal, le père Pouk, était le seul ecclésiastique sans grade admis à assister à cette réunion au sommet. Dutraineau se méfiait comme de la peste de ce petit prêtre auquel était connue une relation douteuse dans le monde du libertinage. De plus, le cardinal de Lyon n'ignorait pas que ce Pouk transmettrait à la secrétairerie d'Etat auprès du nouveau pape toutes les critiques émises. Aussi, bien qu'il enrageât contre lui-même, contre sa propre lâcheté, le prélat des Gaules renonça à s'élever contre l'indigne marchandisation dont on

prétendait faire désormais la philosophie de l'Eglise. N'était-il pas question d'envoyer à la retraite les cardinaux de plus de soixante-quinze ans qui n'obtiendraient pas de dérogation ? Dutraîneau se rapprochait de la limite d'âge. Il n'était donc pas recommandé de se faire remarquer. Aussi est-ce sans agressivité apparente, d'un air patelin, qu'il se contenta de demander, un sourire hypocrite aux lèvres : « Sommes-nous autorisés à savoir quel sort sera réservé à nos chers lieux sacrés ? »

Le cardinal de Lyon était un redoutable fleurettiste : Papadopoulo n'en avait jamais douté. Il en faisait à nouveau l'expérience. En effet cette question d'apparence anodine l'empêcherait de clore la réunion avec trois Ave et quatre Pater. Il n'échapperait pas à la minute de vérité : le plus dur demeurerait effectivement à encaisser par ses pairs. Le cardinal de Paris confia au père Pouk le soin d'exposer « les aspects techniques du dossier », Pouk lut tout aussitôt, dans un silence glacial, un long document, résultat d'une négociation entre le Vatican et l'Etat français propriétaire des lieux de culte. Il y était stipulé que les opérations de « désengagement » seraient à la charge de l'Etat, que néanmoins le mobilier, dont les œuvres d'art, reviendrait à l'Eglise sans inventaire détaillé, à la condition toutefois que celle-ci ne revendiquât aucun droit moral quant à l'affectation des lieux de culte abandonnés.

Les prélats n'en croyaient pas leurs oreilles. Nos cathédrales, nos basiliques, nos églises seraient-elles vouées à devenir des musées, des salles de concert, des bâtiments communaux, sans concertation préalable avec l'Eglise de France ?

Le pire restait encore à dire et à entendre. C'est dans un souffle que Papadopoulo murmura : « Effectivement nous n'aurons rien à dire ni à redire si le ministre de l'Intérieur, également ministre des Cultes, prend l'initiative de remettre les bâtiments excédentaires ...aux religions en progression numérique... »